

dossier d'accompagnement

pour les visites scolaires

élémentaire, collège, lycée



5 janvier 2011
24 avril 2011

angoulême
www.citebd.org



la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image
médiation culturelle dvincent@citebd.org
service éducatif csimon@citebd.org
05 45 38 65 65










introduction

Selon le spécialiste Daniel Sangsue, une parodie se définit par « la transformation ludique, comique ou satirique d'un texte singulier » ; en outre, la parodie « implique fondamentalement une *relation critique* à l'objet parodié ».
Le procédé est aussi ancien que la bande dessinée elle-même, puisque les *histoires en estampes* de Rodolphe Töpffer parodiaient déjà le mélodrame, le voyage d'instruction ou le roman pastoral, autant de genres en vogue à son époque.

Longtemps, la bande dessinée a pu parodier les « arts majeurs » avec l'impunité d'une forme réputée mineure, dont on n'attendait pas qu'elle rivalisât avec eux. Cette position du cancre lui procurait somme toute un certain confort, une liberté de ton sans limites. La légitimité relative gagnée par ce que l'on appelle désormais, significativement, le neuvième art, a sans doute eu pour prix la perte d'une certaine innocence. Cette légitimité a été gagnée sur fond de (et sans doute en partie à la faveur de la) mise en cause des catégories du « majeur » (*High Art*) et du « mineur » (*Low Art*).
Et la parodie, qui ne respecte rien, a pu contribuer au bousculement des hiérarchies conventionnelles.

Dans les années 1980, la bande dessinée française entra dans une phase intensive de recyclage, d'autoréférence, dont Yves Chaland (*Captivant*) puis le scénariste Yann (*Bob Marone*) furent les porte-drapeaux. On vit alors proliférer les récits parodiques prenant pour cible les « classiques » de la BD.
Le nombre de parodies qui la ou le visent est un assez bon indicateur de la notoriété d'une œuvre ou d'un personnage, et de son impact sur l'imaginaire de l'époque.
À ce jeu, Tintin et Mickey sont tout naturellement des cibles privilégiées. Les parodistes se sont amusés à travestir le style d'Hergé et de Disney ou à entraîner leurs personnages dans des aventures politiques ou érotiques qui ont parfois quelque peu bousculé leur image, suscitant les protestations des intéressés ou de leurs ayant-droits.
Régulièrement, des bandes dessinées parodiques sont attaquées en justice pour atteinte au droit moral ou pour contrefaçon. Le « droit à la parodie » est plus que jamais un enjeu juridique.

Dans tous les domaines de l'art, le recyclage et le détournement des modèles sont aujourd'hui monnaie courante. Désormais, sitôt qu'un thème, une œuvre, un personnage gagne en surface dans le paysage culturel, il se décline à la fois sur le mode sérieux et sur le mode ludique ou satirique. Les fans eux-mêmes s'en emparent pour communier dans leur passion à travers l'hommage parodique, notamment sur Internet.
La parodie, indiscutablement, est en phase avec une culture de masse diffusant et imposant des références partagées par tous ; avec la philosophie de la création qui est celle du postmodernisme, caractérisée par le métissage des formes culturelles, l'intertextualité généralisée et le recyclage ; et avec le genre d'esprit qui domine l'humour de notre temps, celui de la dérision.
Pour toutes ces raisons, il m'a semblé opportun de dresser la cartographie de ce phénomène à travers un livre et une exposition qui, s'ils sont en large recouvrement, apportent aussi des aperçus complémentaires.

Thierry Groensteen
commissaire d'exposition

le commissaire

Né à Bruxelles en 1957, **Thierry Groensteen** vit en Charente depuis 1989.
Docteur en Lettres modernes et diplômé en Communication sociale, il a dirigé les *Cahiers de la bande dessinée* dans les années quatre-vingt et le Musée de la bande dessinée d'Angoulême de 1993 à 2001. On lui doit le commissariat de nombreuses expositions, dont celui de « Maîtres de la bande dessinée européenne », en 2000, à la Bibliothèque nationale de France.
Fondateur de la revue *Neuvième Art* et des éditions de l'An 2, il poursuit aujourd'hui son travail d'éditeur au sein du groupe Actes Sud, tout en enseignant la bande dessinée à l'École européenne supérieure de l'Image.
Il est l'auteur de très nombreux articles et d'une vingtaine d'ouvrages sur l'histoire, l'esthétique ou la sémiologie de la bande dessinée.
Il dirige en 2010, avec Gilles Ciment, l'ouvrage *100 cases de maîtres : la bande dessinée, un art graphique*, aux éditions de La Martinière.
Depuis le 1er janvier 2010, il tient un blog de réflexion sur la bande dessinée, à l'adresse : **http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?page=blog_neufetdemi.**

principales publications

Tardi, monographie, Magic-Strip, 1980

L'univers des mangas, une introduction à la BD japonaise, Casterman, 1991
nouvelle édition mise à jour en 1996

Töpffer, l'invention de la bande dessinée (en collaboration avec Benoît Peeters), Hermann "Savoirs : sur l'art", 1994

La bande dessinée, Milan, "Les essentiels", 1997 et 2005

Système de la bande dessinée, Presses Universitaires de France, "Formes sémiotiques", 1999

Lignes de vie, *Le visage dessiné*, Mosquito, 2003

Le rire de Tintin. Essai sur le comique hergéen, Moulinsart, 2006

Un objet culturel non identifié, L'An 2, 2006

La bande dessinée mode d'emploi, Les Impressions nouvelles, 2008

La bande dessinée, son histoire et ses maîtres, Skira-Flammarion, Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, 2009

Le petit catalogue du musée de la bande dessinée, Skira-Flammarion, Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, 2009

100 cases de maîtres (avec Gilles Ciment), Skira-Flammarion, éditions de la Martinière, 2010

gotlib, parodies en tous genres

Depuis ses débuts dans *Vaillant* jusqu'à ses dernières productions, le créateur de la *Rubrique-à-Brac* n'a cessé de s'exercer à la parodie, un genre dans lequel il excelle et qui est indissociable de son humour. Passeur entre l'esprit du *Mad* d'Harvey Kurtzman et toute l'école d'humoristes issue de *Fluide glacial*, il méritait, plus qu'aucun autre artiste français, de signer **l'affiche de l'exposition**.
Véritable *performer*, Gai-Luron, le chien flegmatique, interrompait régulièrement le cours de ses aventures pour contrefaire des héros célèbres. Se succédèrent ainsi Lucky Luron, Gai-Lorro, Gai-Lurzan, Gai-Lurobin des Bois, Gai-Lurcouf, Gai-Lurombre masqué, Gai-Lur'Hodja l'insaisissable et Gai-Lurchotte de la Manche – le rôle du chevalier *à la triste figure* lui allant évidemment comme un gant.
La *Rubrique-à-Brac*, elle, empruntera ses cibles à des domaines très variés, à savoir les contes, les chansons (notamment les comptines enfantines), le théâtre, le cinéma, la bande dessinée et la télévision. Le fantastique et la science-fiction sont parodiés en tant que genres, tout comme les causeries du professeur Burp parodient le genre « conférence didactique ».
Tarzan est un personnage auquel Gotlib voue un attachement particulier. Il revient sous des formes variées, notamment dans « Le petit lever du roi de la jongle », l'un des sommets de son art parodique. Gotlib l'y dépouille méthodiquement de son aura mythique et se moque plus particulièrement de Tarzan-tel-que-le-dessinait-l'Américain-Burne-Hogarth. Ce dessinateur baroque et pompeux avait été surnommé « le Michel-Ange de la bande dessinée » en raison de sa propension à surdimensionner la musculature de son héros.
Le duo comique constitué du commissaire Bougret et de l'inspecteur Charolles se réfère aux deux plus célèbres flics de la télévision française de l'époque, le commissaire Bourrel, héros de la série *Les Cinq dernières minutes,* diffusée depuis 1958, et le commissaire Maigret, d'après Georges Simenon. L'un et l'autre de ces commissaires étaient secondés par un inspecteur, respectivement Dupuy et Lucas.
Avec Jacques Lob, Gotlib inventera encore Superdupont, superhéros national qui a l'allure d'un Français pour image d'Épinal, portant moustache, béret, charentaises, maillot de corps et ceinture de flanelle tricolore tenue par une simple épingle de sûreté.

Gotlib photo de Rita Scaglia © Dargaud 2004

Gotlib est enfin le scénariste des deux volumes de *Cinémastock* (1974 et 1976), dans lesquels, avec son complice Alexis, il donne des versions résolument décalées, facétieuses et irrévérencieuses de la série télévisée *Chapeau melon et bottes de cuir* et des classiques littéraires *La Dame aux camélias*, *Notre-Dame de Paris*, *Les Malheurs de Sophie* et *Hamlet*.
Assez logiquement, l'œuvre dessinée gotlibienne se terminera en 1986 par un ultime album (*La Bataille navale, ou… Gai-Luron en slip*) en forme de retour parodique sur sa première grande série.

l'affiche extrait de Rhâ-gnagna - tome 1 © Gotlib/Fluide Glacial

panneau a1

qu’est-ce qu’une parodie ?

Une parodie est une œuvre qui en imite une autre, en lui faisant subir certaines transformations. Ces changements peuvent être minimaux (de l’ordre de la variante) ou très importants (au point que, de l’œuvre première, on ne retrouvera éventuellement qu’une situation, un thème, un personnage). Ils sont effectués dans un esprit ludique ou satirique, avec l’intention d’amuser mais pas nécessairement de se moquer : de nombreuses parodies sont, à leur façon, des hommages rendus à des œuvres dont on reconnaît l’importance ou avec lesquelles on entretient un lien affectif privilégié.

La veine parodique traverse toute l’histoire de la bande dessinée. Innombrables sont les récits dessinés qui détournent un film, ou un roman, ou une série télévisée, ou bien encore une bande dessinée antérieure.
Sous le Second Empire déjà, les « Salons caricaturaux » (appelés aussi « Salons pour rire ») fleurissaient chaque année dans les journaux satiriques et les revues illustrées, parodiant les toiles présentées au Salon de la Peinture. Bertall, Cham, Nadar, Willette, Robida font partie des caricaturistes qui se plaisaient à cet exercice, tout comme Gill qui fonda, en 1869, un périodique explicitement intitulé La Parodie.
Quand Rodolphe Töpffer publie ses premières « histoires en estampes » dans les années 1830, non seulement ses récits parodient certains genres littéraires en vogue (le roman pastoral, le roman picaresque, le voyage d’instruction) mais ses dessins parodient aussi les poses mélodramatiques des acteurs de l’époque. Il semble bien qu’aux origines, le personnage de bande dessinée comique a été une parodie d’acteur !
De nos jours, la parodie est plus vivante que jamais (notamment sur Internet) : elle est en phase avec une culture de masse qui diffuse des références partagées par tous, avec la philosophie de la création postmoderne, caractérisée par le métissage des formes culturelles, et avec le genre d’esprit qui domine l’humour de notre temps, l’esprit de dérision.

panneau a2

le moment mad

**En 1952 naît *Mad,* premier support de bande dessinée à faire de la parodie un usage constant, une arme privilégiée et sa véritable « marque de fabrique ».
Harvey Kurtzman et son équipe inventent une nouvelle forme de comique basée sur la surenchère paroxystique, le comportement hystérique des personnages, la multiplication des gags, des inscriptions secondaires et des onomatopées, le jeu des multi-références croisées.
Des dessinateurs français comme Gotlib et Pétillon en seront marqués à jamais.**

Les parodies de *Mad* comptent entre six et huit pages, et chaque numéro en propose trois ou quatre. En plus de s’attaquer à la littérature, au cinéma, au théâtre et à la publicité, *Mad* prend pour cible, un à un, tous les héros les plus fameux de la bande dessinée américaine, spectaculairement tournés en dérision.
Transformé en magazine, *Mad* survivra au départ de **Kurtzman** et paraît toujours. Le ton est resté satirique mais la parodie n’intervient plus que comme un ingrédient parmi d’autres.
Chaque numéro comporte tout de même une mise en boîte d’un film ou d’une série télévisée à succès, exercice qui fut longtemps la spécialité du dessinateur **Mort Drucker**.

panneau a3

la peinture au second degré

Dans l'histoire de la peinture, il existe un petit cercle d'icônes sans cesse revisitées : parmi celles-ci, la *Cène*, de Vinci, le portrait de Gabrielle d'Estrées au bain, la *Vague*, de Hokusaï, le *Cri*, de Munch, ou encore *American Gothic*, le couple de fermiers peint par Grant Wood, pour ne citer que quelques exemples.

Star incontestée de ce panthéon, la *Joconde* détient le record des citations. Le geste de Marcel Duchamp ajoutant, en 1919, des moustaches et une barbichette à une reproduction du portrait de Mona Lisa, et inscrivant au dessous les lettres *L.H.O.O.Q.*, plaisanterie phonétique à connotation graveleuse, est légendaire et peut être considéré comme l'emblème de la transgression parodique dans le domaine visuel.
Pour Mona Lisa, ce n'était qu'un début. L'artiste colombien Fernando Botero la peint à des âges différents (en commençant, en 1959, par *Mona Lisa, age twelve*) ; Robert Rauschenberg en juxtapose quatre versions maculées, barbouillées, sous le titre *Pneumonia Lisa* ; Romain Cieslewicz l'hybride avec Mao Zedong, etc.
Les dessinateurs de bande dessinée ne seront pas en reste : **Don Martin** la représente grimaçante, atteinte de strabisme et de convulsions, ou posant sur la cuvette des WC ; **Fred** et **Alexis** la mettent face à un Léonard trop jeune, qui ne sait pas encore dessiner ; **Geluck** l'hybride avec son célèbre Chat, engendrant « Le Jocond ».
En 1973, sous le titre *Les Débutants célèbres de la BD*, **Jean Ache** publiait dans *Pilote* sept variations sur *Le Petit Chaperon rouge*. Le célèbre conte était raconté sous la forme d'une bande dessinée en une page, successivement à la manière du Douanier Rousseau, de Fernand Léger, Miró, Picasso, Giorgio de Chirico, Bernard Buffet et Piet Mondrian.
Les « débutants célèbres » sont donc des peintres confirmés, dont Ache s'amuse à appliquer le style (qu'il pastiche avec habileté) à la narration séquentielle.
On peut également citer, en Allemagne, le travail du collectif d'artistes **interDuck** qui revisite depuis 1982 toute l'histoire mondiale de l'art, en créant peintures, sculptures et installations en tous genres, dans lesquelles les œuvres les plus célèbres sont revisitées, avec Mickey ou Donald se substituant aux personnages d'origine.

panneau a4

l'histoire et la mythologie au second degré

L'histoire et la mythologie ne sont pas, en elles-mêmes, des œuvres susceptibles d'être détournées, mais elles regorgent d'histoires et de personnages ancrés dans l'imaginaire collectif qui, eux, se prêtent à des détournements d'inspiration parodique.
Ainsi, le dessinateur Jean Effel (1908-1982) est célèbre pour sa *Création du monde* inspirée de la *Genèse*. Dans ce cycle publié au Cercle d'Art à partir de 1951, qui totalisera quelque 900 dessins, Effel met en scène Dieu, Satan et les anges, racontant la création d'Adam et d'Eve, puis leurs premiers pas sur la Terre, avec un humour bon enfant empreint de poésie.

Les figures les plus glorieuses de l'Histoire de France ont aussi été passées à la moulinette des humoristes. La *Jehanne* de **F'Murr** prend les plus grandes libertés avec le mythe de la Pucelle d'Orléans. C'est une aventurière portée sur la boisson, qui s'en va soutenir Attila dans ses campagnes (ils font ensemble le siège de Paris). Elle est en outre flanquée d'un amant extra-terrestre, qui se déplace avec les siens à bord d'un vaisseau-cathédrale.
Plus récemment, **Jean-Yves Ferri** a donné une version hilarante du « Grand Charles » dans son *De Gaulle à la plage* (2007), où le général, qui n'est pas encore revenu au pouvoir, trompe son ennui sur la côte bretonne entre Lebornec, son aide de camp, et le chien Wehrmacht.
Même en short et en tongs, il reste pénétré du sentiment de sa grandeur.

panneau a5

les classiques littéraires au second degré

Sans complexes, la bande dessinée s'attaque aux textes les plus révérés de la littérature internationale et en propose des versions désacralisées, souvent cocasses et parfois même salaces. En 1842 déjà, Cham se moquait du bestseller de Fénelon en publiant un *Télémaque, fils d'Ulysse*.

Classique français par excellence, *Madame Bovary* a reçu un sous-titre sous le crayon d'**Yves Chaland** qui, dans sa *Mme Bovary ou « La fureur de vivre »*, résume le chef-d'œuvre de Flaubert en une seule page, entre romantisme et trivialité. Emma, l'héroïne, ne se reconnaîtrait sans doute pas dans le récit de ses aventures par **Goossens** (dans l'album *Panique au bout du fil*), ni dans la version de Monsieur **Vandermeulen** (*Littérature pour tous*), qui relate son histoire en utilisant le parler des banlieues, afin de la mettre à la portée des jeunes d'aujourd'hui.
Alexis et **Gotlib** ont livré de mémorables parodies de *Notre-Dame de Paris* (Hugo), *Hamlet* (Shakespeare), *La Dame aux camélias* (Dumas fils) et *Les Malheurs de Sophie* (Comtesse de Ségur) dans les deux volumes de leur *Cinémastock* (1974). Les deux derniers récits cités relèvent d'un humour basé sur la surenchère : Marguerite Gautier a un nombre d'amants qui croît exponentiellement, et la petite Sophie s'accuse de forfaits de plus en plus énormes et improbables.
L'Américain **Robert Sikoryak**, quant à lui, creuse un filon original en croisant des classiques littéraires avec des comics célèbres. *La Métamorphose* de Kafka est réinterprétée par Charlie Brown (le héros des *Peanuts*), Batman s'infiltre dans l'univers de Dostoievsky et Garfield, le chat glouton et paresseux de Jim Davis, incarne Méphistophélès dans une version inattendue de *Faust*.

panneau a6

les contes au second degré

Même si, dans la réalité, les contes de fées sont plus divers, surprenants, cruels, voire pervers qu'on ne le croit généralement, ils n'en ont pas moins fourni tout un répertoire de situations archétypales qui sont devenues des clichés : la bonne et la mauvaise fée penchées sur le berceau, le carrosse qui se transforme en citrouille ou la grenouille en prince charmant, la princesse enfermée dans sa tour, et ainsi de suite. Du pain bénit pour les humoristes, qui se plaisent à tordre ces situations dans tous les sens, jusqu'à l'absurde.

Les deux premiers tomes de la *Rubrique-à-brac* regorgent de parodies de contes, comme si **Gotlib** avait éprouvé le besoin de liquider, par l'ironie, tout ce qui pouvait le rattacher à l'enfance, avant d'aborder d'autres sujets.
L'œuvre de **Daniel Goossens** est un vaste recyclage de stéréotypes empruntés à la littérature et au cinéma. Son humour acerbe et nonsensique, sa façon unique de mélanger le sublime et le trivial ont fait merveille dans ses relectures de *La Princesse au petit pois* ou de *La Petite Fille aux allumettes*.
Le Petit Chaperon rouge reste l'un des contes les plus souvent revisités. Gotlib ne s'est pas privé d'en faire ressortir la dimension érotique latente. A l'aube de sa carrière, **F'Murr** s'est livré à une série de variations sur le thème de la fillette et du loup, en multipliant les emprunts à d'autres contes de Perrault, aux *Contes de mon moulin* de Daudet ou aux *Fables* de La Fontaine.

panneau a7

le cinéma au second degré

Dès les années 1910, certains *comic strips* s'inspiraient déjà des formes typiques du cinéma des premiers temps, et notamment des *serials*, ces films à épisodes diffusés successivement dans une même salle, en première partie de programme.
A partir de 1921, les *Minute Movies*, d'Edgar S. Wheelan, parodient toute la production cinématographique du moment, n'oubliant aucun des poncifs du western, du policier, de la comédie, du mélodrame et même de l'animation.

Dès les premiers numéros, *Mad* donne une version loufoque de *King Kong* (qui devient *Ping Pong*) et s'attaque aux films-événements de réalisateurs comme John Ford, Joseph L. Mankiewicz, Elia Kazan ou Robert Wise, en paraissant vouer un culte tout particulier à l'acteur Marlon Brando.
Dessinée par **Wood**, la parodie du film de Mankiewicz *Julius Caesar* est l'occasion pour **Kurtzman** de pratiquer l'autodérision en se moquant de ses propres procédés parodiques, présentés comme typiques d'un humour « nauséeux, lamentable ».
En Italie, le dessinateur disneyen **Giorgio Cavazzano** donne en 1987 une version très particulière du célèbre film de Michael Curtiz *Casablanca*. Mickey et Minnie tiennent respectivement les rôles d'Humphrey Bogart et de Lauren Bacall, et chaque case renvoie fidèlement à un plan du film. Cavazzano récidivera en 1991 avec *La Strada*, d'après le film de Fellini.
Côté français, on retiendra notamment l'hommage décalé de **Régis Franc** au *Mort à Venise* de Visconti (dans *Histoires immobiles et récits inachevés*, 1982), les délires de **Gotlib** autour des films de Truffaut, Welles ou Sergio Leone, le recyclage par **Goossens** des personnages *d'Autant en emporte le vent* mais aussi de l'imagerie des films de guerre ou d'horreur, ou bien cet improbable anti-récit intitulé *Prénom Félix* (1984), dans lequel **Fromental**, **Bocquet** et **Attanasio** s'appropriaient les procédés de Jean-Luc Godard.

panneau a8

la télévision au second degré

Parmi les programmes du petit écran, ce sont d'abord les feuilletons (qu'on n'appelait pas encore séries) qui ont intéressé les dessinateurs humoristes, avec leur rhétorique particulière des rebondissements sans fin, leur goût du pathos et des retournements de situation, leurs personnages souvent stéréotypés.

Patrice Leconte (le futur cinéaste) s'en amusa dans *Pilote* avec sa *Longue Nuit de Korneblu*, dont les péripéties étaient suivies et commentées chaque soir par un couple de Français très ordinaires, à l'émotion facile. Dans *Charlie mensuel*, on a pu suivre longtemps le strip *Fosdyke Saga*, du cartoonist britannique **Bill Tidy**, dont chaque livraison commençait, en guise de résumé, par la phrase « La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la tripe et à l'opiniâtreté de ses membres. » Publié en Grande-Bretagne de 1971 à 1985, le strip parodiait la série télévisée à succès *The Forsythe Saga*.
Plus récemment, l'album de **Morvandiau**, **Mancuso** et **Arnal** *Santa Riviera* (2010), sous-titré « Le Venin des passions », a démonté les poncifs avec un humour nettement plus acide.
La référence est ici, non seulement l'interminable et emblématique *Santa Barbara* (2137 épisodes diffusés aux Etats-Unis), déjà parodié à la télévision française par Les Inconnus, mais plus généralement les *soap operas* basés sur la trilogie « amour, gloire et beauté », sans oublier la haine, les jalousies et les coups fourrés. Dans l'album, les personnages ont les traits de Charles Bronson ou de la Princesse Diana.Après les séries, ce sont surtout les jeux télévisés que se plaisent à moquer les dessinateurs. Fût-ce au prix d'anachronismes flagrants : dans l'épisode d'Astérix *Le Domaine des Dieux*, un tirage au sort au Cirque Maxime de Rome est animé par « le célèbre ordonnateur des jeux Guilus », un Guy Lux plus vrai que nature. Le même animateur fameux se retrouve en couverture de l'album collectif *A vous Cognacq-Jay !* (2010), qui évoque facétieusement quelques « grandes heures de la télévision » française. L'incontournable **Gotlib** avait, quant à lui, donné un mémorable *Tac au tac*, d'après le jeu de Jean Frapat, dans lequel s'affrontaient en une joute graphique Picasso, Dali, Bernard Buffet et… Reiser.

panneau a9

le moment situationniste

Déjà pratiquée par Dada et Lautréamont, la pratique du détournement d'images fut caractéristique du mouvement Lettriste puis du Situationnisme, qui lui succéda. L'Internationale situationniste était un mouvement philosophique insurrectionnel, fondé en 1957, dont les membres les plus connus furent Guy Debord et Raoul Vaneigem. Son projet était de *changer la vie* et de réaliser le vieux rêve d'une société sans maîtres ni esclaves.

En 1968, des dizaines de bandes dessinées détournées fleurirent au milieu des tracts politiques. Les situationnistes considéraient le détournement de bandes dessinées comme une nouvelle conception de la *praxis* révolutionnaire.
Quelque quarante ans plus tard, **Jean-Luc André** reprit cette pratique à son compte. Auteur de quelques bandes dessinées d'avant-garde dans les années 1980, puis devenu artiste de galerie, André autoédite des bandes dessinées de petit format, dont la plupart des dessins sont repris d'épisodes de « pockets » comme *Battler Britton*, *Totem*, *Mustang*, *Rodéo*, *Zembla* ou *Akim*, et il prête à ces cow-boys, ces soldats de la Wehrmacht et ces fils de la jungle des dialogues truffés d'emprunts et d'allusions… aux situationnistes, précisément, mais aussi à Deleuze, Wittgenstein ou à l'école freudienne de Paris.
Les membres de l'Ouvroir de bande dessinée potentielle (Oubapo) se sont eux aussi adonnés à ce qu'ils appellent des exercices de « substitution verbale ». L'un d'eux, **François Ayroles**, a par exemple remplacé les textes de la plus célèbre page de *Little Nemo in Slumberland* (celle du lit qui marche) par un extrait de la *Traumdeutung*, de Freud, dont les réflexions sur le rêve tombent très à propos. Il a aussi remplacé les dialogues des premières pages d'un album de *Michel Vaillant* par des réflexions des personnages sur la manière dont ils sont dessinés et mis en scène, transformant ainsi une bande dessinée d'aventures classique en méta-BD jubilatoire.







illustration
Détournement situationniste (détail) anonyme et sans titre, Paris, 1968

panneau a10

la bande dessinée se rit d'elle-même

Les clins d'œil confraternels sont fréquents dans la bande dessinée. Chez Goscinny et Uderzo, chaque fois qu'Astérix et Obélix prennent la mer, ils rencontrent le même équipage de pirates qui, pour avoir reçu une ou deux raclées, se sabordent généralement sans même tenter l'abordage. Ces écumeurs des mers parodient les personnages de la série *Barbe-Rouge*, créée par Charlier et Hubinon, dont les aventures paraissaient dans *Pilote*, tout comme celles d'Astérix.

L'un des premiers dessinateurs à avoir parodié de façon insistante une autre bande dessinée est l'Américain **Al Capp** (1909-1979), l'auteur du comic strip *Li'l Abner*. Il prête à son héros une véritable passion pour une bande dessinée policière, *Fearless Fosdick*, attribuée à un certain **Lester Gooch**. Les aventures de Li'l Abner s'interrompent régulièrement pour céder la place à celles de Fosdick, que nous sommes donc censés lire avec lui, par dessus son épaule. Or, *Fearless Fosdick* est uneparodie transparente de *Dick Tracy*, célèbre *detective strip* créé par **Chester Gould** en 1931 (le profil anguleux de Fosdick et son éternel couvre-chef reprennent des traits caractéristiques de Tracy).
Dans les pages de *Vaillant*, le chien *Gai-Luron* parodia, sous le crayon de **Gotlib**, d'autres héros du journal, comme *Nasdine Hodja* ou *Le Concombre masqué*. Dans *Spirou*, **Walthéry**, ancien assistant de Peyo, transforma un personnage de son mentor, *Benoît Brisefer*, en « Bébert Brisenoix ».
Toutefois, ces hommages peuvent être diversement appréciés. En 1976, quand Marion Vidal publia un essai intitulé *Monsieur Schulz et ses Peanuts*, elle demanda à 28 dessinateurs de livrer leur propre version de Charlie Brown, Snoopy et les autres. Ce ne fut pas du goût de Schulz et de son agent, qui attaquèrent pour plagiat, pornographie et atteinte au droit moral de l'auteur. Ils furent déboutés en première instance et en appel.

panneau a11

les armes de la transgression

Le nombre de parodies qui les visent est un assez bon indicateur de la notoriété d'une œuvre ou d'un personnage, et de leur impact sur l'imaginaire de l'époque. Comme la Joconde l'est pour la peinture, Superman ou Blake et Mortimer sont de véritables icônes dans le champ de la bande dessinée. Mais c'est Tintin et Mickey Mouse qui détiennent le record des détournements en tous genres et des versions « pirates ».

Incarnations des valeurs de l'Amérique bien-pensante, les productions Walt Disney furent prises à partie quand on entra dans l'ère de la contre-culture. Parmi les parodies les plus offensantes figurent un célèbre poster dessiné par **Wallace Wood** en 1966, *Disneyland Memorial Orgy*, où Mickey et ses amis sont engagés dans des activités fort peu conformes à leur image, et les deux numéros des *Air Pirates Funnies* (1971), conçus par **Dan O'Neill**, **Ted Richards**, **Bobby London** et **Gary Hallgren**, qui donnèrent lieu à un procès retentissant et à épisodes, jusqu'à l'abandon définitif des poursuites en 1980.
La parodie érotique ou pornographique constitue un véritable sous-genre en soi. Aux éditions C.A.P, on vit paraître des albums transformant *Les Pieds Nickelés* en « Pieds Niqueurs » et *Bibi Fricotin* en un « Titi Fricoteur » passablement déluré. Longtemps considérés comme le paradis de la licence sexuelle en Europe, les Pays-Bas sont à l'origine de détournements pornographiques d'un certain nombre de héros parmi les plus célèbres de la bande dessinée enfantine belge. *Lucky Luke*, *Les Schtroumpfs* ou *Bob et Bobette* se virent ainsi arrachés à l'enfance et plongés dans des ébats torrides.

panneau a12

les super-héros au second degré

La figure du super-héros se prête essentiellement à deux sortes de mises en boîte. La première est la *disqualification morale* : le champion est intéressé, vénal, ou défend une idéologie détestable. La seconde consiste dans le *retournement* des traits censés fonder la supériorité du personnage sur le commun des mortels.
Le super-héros est un surhomme : on en fait une souris ou un lapin. Il est surqualifié : on en fait un minable, un incompétent. Il s'emploie à des exploits hors norme : on met ses pouvoirs au service de tâches dérisoires.

En novembre 1958, l'éditeur DC invente Bizarro, le double imparfait de Superman.
Les *Tales of the Bizarro World* se passent sur une planète de forme cubique, où les hommes portent tous le costume de Superman, mais s'en distinguent par leur visage livide, leur peau craquelée, leurs cheveux ébouriffés – ainsi que par leur intelligence limitée et leur syntaxe déficiente. Dans ces histoires, c'est en vérité le monde des humains qui est parodié, sur le mode du renversement généralisé.
Car le monde Bizarro obéit à une formule, répétée dans chaque épisode : « *Us do opposite of all Earthly things* ».
La compagnie Marvel lance en 1967 un *comic book* à vocation expressément autoparodique : *Not Brand Echh*, qui connaît 13 numéros entre 1967 et 1969. Captain America y est rebaptisé « Charlie America », The Silver Surfer « Silver Burper », etc. Dans le dernier numéro, **Marie Severin** dessine une histoire dont le postulat est que la Marvel loue désormais ses personnages à des particuliers. C'est ainsi que, pour le compte des familles qui les emploient, on voit Spider-Man tisser un hamac, le Sub-Mariner nettoyer une piscine ou Iron-Man réparer la plomberie. *Bugs Bunny* serait le premier animal à s'être mué en super-héros, le temps d'une histoire dans laquelle il apparaissait en « Super-Duper Rabbit ». Les super-héros à poils ou à plumes ont, ensuite, proliféré : *Mighty Mouse*, *Atomic Rabbit*, *Atom the Cat*, *Thunder Bunny, Super Goof*… jusqu'aux très populaires *Teenage Mutant Ninja Turtles* inventéespar Kevin Eastman et Peter Laird en 1984.

panneau a13

la parodie de genre

Certaines parodies ne visent pas une œuvre en particulier mais bien un genre en tant que tel, c'est-à-dire un répertoire de thèmes, de situations, de rôles archétypes. La plupart des genres que la bande dessinée a hérités de la littérature populaire ont donné lieu à des versions parodiques.

Ainsi, *Adèle Blanc-Sec*, de **Tardi**, ou *Blanche Epiphanie*, de **Lob** et **Pichard**, rejouent ironiquement les clichés et la rhétorique du roman-feuilleton. **Lewis Trondheim** tourne le récit de cape et d'épée en dérision dans *Mildiou* (1994), où le duel entre le héros et le traître, au lieu d'être le climax dramatique, situé vers la fin, est étiré sur cent quarante pages et se confond avec le récit même. *Bienvenue aux Terriens*, de **Pétillon** (1982), partant du principe que dans la science-fiction il n'y a aucun frein à l'imagination, imagine un gouvernement terrien dirigé par « une tranche de museau vinaigrette d'une intelligence supérieure ».
Le même Pétillon se moque du polar avec son détective nabot et passablement demeuré *Jack Palmer*. Mais la parodie de récit policier passe souvent par l'animalisation du détective : il suffit de penser au *Canardo* de **Benoît Sokal** (1978) ou à *La Vache* de **De Moor** et **Desberg** (1992), dont l'héroïne, « Pi 3,1416, agent de l'intelligence animale », quitte sa ferme, revêtue de la panoplie typique de l'emploi (imperméable et feutre mou), pour mener des enquêtes allègres et débridées.
Dans un western, la « règle du jeu » du genre veut qu'il soit question de virilité, de bravoure, et les personnages doivent observer un code de l'honneur.
Dans un western parodique, le héros sera veule et corrompu (*Al Crane*, de **Lauzier** et **Alexis**) ou plus préoccupé de conquêtes féminines que de hauts faits d'arme (*Gus*, de **Christophe Blain**).
Chez Jason, les duels se règlent, non avec des six-coups, mais par des parties d'échecs, tandis que le saloon ne sert qu'un seul breuvage : du café (*Low Moon*, 2008).

panneau a14

l'autoparodie

Un artiste peut vouloir s'amuser de sa propre création, tourner ses propres codes en dérision et livrer une version décalée de son travail antérieur. Ce faisant, il coupe en quelque sorte l'herbe sous le pied des rieurs en devenant son propre parodiste.

Ainsi, **Christophe**, après avoir fait faire le tour du monde à sa *Famille Fenouillard*, leur inventa un cousin, Zéphyrin Brioché dit « le Savant Cosinus », lui aussi épris de voyages mais qui ne réussit jamais à quitter Paris.
D'une certaine façon, on peut dire qu'**Hergé** s'est auto parodié dans *Les Bijoux de la Castafiore*, en relevant la gageure d'une histoire où il ne se passerait à peu près rien, où l'on ne quitterait jamais Moulinsart et où le seul coupable démasqué par Tintin se révélerait n'être qu'une pie.
Longtemps après l'avoir abandonné, **Gotlib** a ressuscité son héros canin *Gai-Luron* en l'affublant d'un slip moulant des attributs mâles qui disparaissaient dès qu'il se retrouvait nu.
Pour *Le Trombone illustré* (supplément au journal *Spirou*), **Jijé** signa, sous le titre *Que Barbaridad !*, quelques planches où il se moquait avec une réjouissante causticité de l'une de ses œuvres maîtresses, le western *Jerry Spring.*
Le chef-d'œuvre de **Chris Ware**, *Jimmy Corrigan the Smartest Kid on Earth* (2000), ménage en son sein un espace dédié à sa propre parodie. Au bout de 70 pages, la narration est interrompue par deux pages de résumé sans nécessité, qui consiste en une suite de retours sur des scènes déjà lues, réinterprétées sur le mode comique.
Enfin, les six tomes de la série *Inside Moebius* sont l'occasion, pour l'auteur d'*Arzach* et de *Blueberry*, de faire se côtoyer tous les personnages qu'il a créés, en une méditation ironique sur les ressorts de sa création. **Moebius** se dépeint aux prises avec la panne d'inspiration, le manque d'humour, les interrogations sur son dessin. Ses héros et lui-même feignent d'avoir perdu le « mode d'emploi » de leur art.

panneau b1

focus **tarzan**

Une liane, un slip léopard, un cri : tels sont les trois attributs essentiels du « seigneur de la jungle », tel que le mythe l'a consacré. Apparu pour la première fois en 1912 dans le roman d'Edgar Rice Burroughs *Tarzan of the Apes*, ce fils d'aristocrates anglais élevé parmi les singes ne rencontre les humains qu'à l'âge adulte. Son destin hors normes soulève des questions telles que le respect de la vie animale, les rapports entre nature et culture ou encore l'animalité de l'homme.

Adapté en bandes dessinées dès 1929, Tarzan y donnera son nom à un « illustré » français et aura de nombreux imitateurs, tels Zembla, Akim ou Ka-Zar, cependant que *Sheena,reine de la jungle*, et beaucoup d'autres princesses plus ou moins dévêtues, féminiseront le mythe.
Quant aux parodies, elles défient le recensement. **Kurtzman** et **Severin** dessinent *Melvin of the Apes* dans *Mad* No.2 ; le premier cité crée plus tard, avec **Bill Elder**, un personnage de candide nommé *Goodman Beaver* qui, lui aussi, rencontre Tarzan dans un épisode mémorable.
Avec *Crazy Crazy* (1974), sous-titré « Le livre de la jungle », **Guillermo Mordillo** enchaîne les variations muettes et absurdes mettant aux prises un Tarzan nain avec les différents animaux de la création.
L'un des premiers dessinateurs français à s'être approprié le personnage fut **Marijac**, qui créa *Tar-Flan* pour *Coq Hardi*, journal où parut aussi la parodie signée de l'Italien **Jacovitti**. **Fred**, avec *Tarsinge, l'homme-zan* (dans *Hara-kiri* en 1961) et **Régis Franc** avec *Trazan le flippé de la jungle* (dans l'album *Souvenirs d'un menteur*), notamment, leur emboîteront le pas.
Quant à **Boucq**, il fera de son placier en assurances *Jérôme Moucherot* une sorte d'improbable synthèse entre un petit employé et un fier aventurier de la jungle.
Mais le dessinateur pour qui Tarzan semble représenter une véritable obsession est **Gotlib**. Les allusions à Lord Greystoke fourmillent dans son œuvre. On retiendra tout particulièrement les pages où Tarzan apprend de la bouche du Grand Singe à pousser son célèbre cri, et celles où l'on assiste à son « Petit Lever ». Gotlib parodie là plus particulièrement la version fameuse donnée par le dessinateur Burne Hogarth, champion de la musculature hypertrophiée, « à la Michel-Ange ».

panneau b2

focus **robin des bois**

Brigand au grand cœur, Robin est la bête noire du Shérif de Nottingham. Il vit caché dans la forêt de Sherwood avec ses compagnons et détrousse les riches voyageurs comme les collecteurs d'impôt, pour redistribuer l'argent aux pauvres.

Robin est popularisé par Walter Scott et Alexandre Dumas, entre autres auteurs, puis par quantité de films, dont celui de Michael Curtiz en 1938. On le met à toutes les sauces. Ainsi, à l'écran, son univers a été hybridé avec celui de *Star Trek* et celui des gangsters de Chicago. La popularité du personnage ne s'est jamais démentie.
Dans la version de *Mad*, dessinée par **John Severin**, les compagnons de Robin sont rebaptisés comme les nains de Blanche Neige : Joyeux, Dormeur, Atchoum, Prof, et ainsi de suite.
Outre **Gotlib**, avec son « Gai-Lurobin des Bois », deux dessinateurs français se sont emparés du personnage avec malice. Chez **F'Murr**, « Robin des Boîtes » est un piètre archer et Lady Marianne le prend pour un crétin. Il assassine son roi, Richard « Gard de Lyon » ou « quart de lion », selon l'inspiration. Dans ce petit album (1985), où Petit-Jean se promène en kilt et le shérif de Nottingham en tenue de cow-boy, F'Murr s'inscrit clairement dans la filiation de l'esprit *Mad*. En atteste, par exemple, cet écriteau typique : « *Par la suite d'un arrêt de travail d'une certaine catégorie de personnel, cette image se trouve privée de décor* ».
Larcenet, lui, représente Robin en nabot frappé par le grand âge et la maladie d'Alzheimer. Chaque fois qu'il se met à déraisonner, son compère Petit-Jean lui assène un coup de gourdin sur la tête et il retrouve ses esprits. L'action se situe, non dans la forêt de Sherwood, mais dans celle de Rambouillet. Vêtu, ici encore, comme un héros de western, le shérif local va répétant « *Blood and guts !* » Quant à Lady Marianne, elle est devenue moche et tout ce que Robin trouve à lui dire, c'est « Me touche pas, vieille peau ».

panneau b3

focus **sherlock holmes**

Demeurant au 221B Baker Street, célibataire endurci, grand fumeur et grand sportif, mélomane jouant du violon, cocaïnomane à l'occasion, Holmes est un excentrique dont tout le monde a en mémoire la silhouette caractéristique. Avec son fidèle acolyte le Docteur Watson, Holmes est le prototype du détective récoltant et interprétant les moindres indices.

Devenu mythique, il a inspiré de nombreux autres écrivains (James Barrie, l'auteur de *Peter Pan*, grand ami de Conan Doyle, a écrit deux récits parodiques) et, naturellement, aussi les cartoonists. Quant au tout premier film (muet) consacré à Sherlock Holmes, c'était déjà une parodie.
Le personnage apparaît très tôt dans l'histoire de la bande dessinée. **H.A. McGill** en fait un chien dans *Padlock Bones, The Dead Sure Detective* (1904). Avant de devenir célèbre pour sa série familiale *The Gumps* (La Famille Mirliton), **Sidney Smith** se consacre brièvement à *Sherlock Holmes Jr* (1911).
En 1910, **Gus Mager** dessine « Sherlocko the Monk » (*monk* pour *monkey*) et son complice « Watso » comme des singes. Trois ans plus tard, il leur redonne apparence humaine, les rebaptise « Hawkshawk the Detective » et « The Colonel », mais les attributs du héros (casquette à carreaux, loupe) demeurent les mêmes.
Dans *Mad*, **Kurtzman** et **Elder** s'intéressent à deux reprises au cas de « Shermlock Shomes » et du « Dr. Whatsit ». Quelque peu hystérique, le célèbre détective éborgne tous ceux qui l'approchent quand il joue du violon et, même truffé de plomb, continue à discourir interminablement ; l'enchaînement de ses déductions de plus en plus tordues finit par le rendre fou à lier.
Dans la série *Baker Street*, les Français **Veys** et **Barral** peignent un Holmes facétieux et imbu de lui-même, tout en s'amusant de tous les clichés ayant cours sur la Vieille Angleterre.
Quant à **Pétillon**, son *Chien des Basketville* est une improbable et délirante synthèse entre le *Chien des Baskerville* de Conan Doyle et *L'Amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence, avec, de surcroît, des clins d'œil à Tintin.

panneau b4

focus **Conan le barbare**

L'écrivain Robert E. Howard est crédité pour avoir inventé le genre littéraire de l'*heroic-fantasy*, d'abord avec *Kull, le roi barbare* (1929) puis, trois ans plus tard, avec *Conan le Barbare*, dont les aventures paraissent jusqu'en 1935 dans le « pulp » *Weird Tales*. Originaire de Cimmérie, Conan vit dans un passé mythique, que l'auteur situe entre la chute de l'Atlantide et le début des grandes civilisations de l'Antiquité.

Le personnage a inspiré un si grand nombre d'imitations, de pastiches et de parodies (parmi lesquelles *Gilbert le Barbant*, de l'écrivain français Pierre Pelot), que le grand public connaît moins aujourd'hui les récits épiques et crépusculaires de Howard que la caricature du héros sous la forme d'un barbare analphabète à la musculature hors du commun.
La bande dessinée américaine a donné des versions sérieuses et même grandiloquentes du personnage, notamment sous le crayon de **Barry Windsor-Smith** dans les années 1970, qui, à leur tour, ont inspiré les parodistes.
L'univers du Cimmérien est notamment moqué dans l'avant-dernier épisode de *Little Annie Fanny*, la pulpeuse et candide héroïne créée par **Kurtzman** et **Elder** pour *Playboy*, et dans les premiers numéros de *Howard The Duck*, un canard marxiste (tendance Groucho) inventé par **Steve Gerber** et dessiné d'abord par **Frank Brunner**. Howard y quitte veste et cravate pour endosser le costume du barbare et évoluer au milieu d'une population de magiciens, de monstres et de femmes dévêtues. Un autre animal, l'oryctérope Cerebus, créé par le Canadien **Dave Sim** en 1977, parodie lui aussi Conan dans les premiers épisodes d'une saga qui en comptera 300 au total. Six ans plus tard, quand l'auteur envisage de porter son personnage à l'écran, il renoue avec cette inspiration et anime une séquence dans laquelle Cerebus reçoit sa première épée des mains d'un forgeron qu'il tue accidentellement en maniant l'arme.
Les dessinateurs underground, eux aussi, se sont moqués de Conan, notamment **Gilbert Shelton** et **Jaxon**, ce dernier donnant vie à « Testicles the Tautologist » en 1971. Enfin **Sergio Aragonés**, pilier du magazine *Mad*, livre depuis 1982 une version humoristique du mythe avec son *Groo the Wanderer*, bouffon à l'esprit étroit mais très compétent au maniement de l'épée.

panneau b5

focus **Harry Potter**

Publiés entre 1997 et 2007, les sept tomes de la saga d'*Harry Potter* ont été un énorme succès de librairie, et le personnage du jeune sorcier aux lunettes et à la cicatrice luttant contre le mage noir Lord Voldemort a immédiatement pris place dans le panthéon des figures mythiques de la littérature internationale. L'auteure, J. K. Rowling, serait devenue le premier écrivain milliardaire de l'histoire de l'édition.

Rien d'étonnant si une œuvre au destin aussi météorique a immédiatement suscité son lot de parodies. Internet en regorge, et le neuvième art en a déjà fourni quelques-unes alors que, curieusement, il n'existe pas de version officielle de la saga en bande dessinée.
Dans *Mad*, ce sont moins les livres que les films tirés de chacun d'eux qui, à chaque sortie, ont excité la verve de **Tom Richmond** et **Desmond Devlin**. Rebaptisé « Harry Plodder » (Harry le bûcheur), le jeune héros combat « Lord Druckermort » – allusion transparente à Mort Drucker, qui signa longtemps les parodies de films dans *Mad*. Leur version de *Harry Potter et l'ordre du Phénix* (qui devient « Harry Plodder and the Torture of the Fanbase ») est très critique mais particulièrement hilarante : « Celui-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom » est ici Steven Spielberg, dont les auteurs insinuent que, de n'importe quel épisode de la série, il aurait fait un bien meilleur film.
Quant à Dumbledore, il lance à Lord Druckermort : « *Vous ne faites que disparaître et revenir ! Il vous manque un nez ! Et vous êtes obsédé par un jeune garçon ! Vous êtes le Michael Jackson du monde des magiciens !* »
Depuis 2005, **Veys**, **Barral** et **Thomas** ont publié en France plusieurs volumes d'*Harry Cover, l'ensorcelante parodie,* qui a pour cadre l'école de Poudrozieu, dirigée par le professeur Doryphore. On y joue au « Bourpifch » assis, non sur des balais, mais sur des cuvettes de WC. L'univers du jeune sorcier créé par J.K. Rowling est démythifié et, en quelque sorte, sécularisé : son oncle et sa tante ayant été arrêtés pour maltraitance, Harry est recueilli par une autre famille où il côtoie des adolescents rebelles. Son ennemi juré, Boldemorve, prépare un attentat pour Halloween ; il a pour repaire un restaurant *fast food*.
On citera enfin l'album *Harry Pottarquin,* de **Dav**, dans *Les Aventures du Gottferdom Studio,* une série qui mélange satire des coulisses du monde de la bande dessinée et parodie de fictions populaires.

quelques définitions issues du dictionnaire *Le Petit Robert.*

parodie
Imitation burlesque d'une œuvre littéraire ou artistique.

hommage
Marque de vénération, de soumission respectueuse. Témoignage de respect, d'admiration, de reconnaissance. Mais aussi don respectueux, offrande (*hommage de l'éditeur*)

pastiche
Œuvre littéraire ou artistique où l'on imite le style d'un auteur, soit pour assimiler sa manière, soit dans une intention parodique.

détournement
Action de détourner. Éloigner de la voie directe, changer la direction, le sens, orienter vers un autre sujet.

appropriation
Rendre propre à une utilisation, action de s'attribuer quelque chose, d'en devenir propriétaire.

référence
Action de se référer à quelque chose ou quelqu'un qui fait Autorité (supériorité de mérite ou de séduction qui impose l'obéissance, sans contrainte, le respect, la confiance).

transposition
Le fait de transposer, de faire passer dans un autre domaine.

satire
HIST. LITTÉR. Écrit dans lequel l'auteur fait ouvertement la critique d'une époque, d'une politique, d'une morale ou attaque certains personnages en s'en moquant. *LITT. LAT.* Œuvre en prose et en vers attaquant et tournant en ridicule les mœurs de l'époque. *P. ext.* Toute œuvre écrite, chantée, peinte, tout propos comportant une raillerie, une critique virulente.

liens possibles avec le programme d'histoire des arts

à l'école primaire

« Le XXème siècle et notre époque, […] des récits notamment illustrés, poésies »
On pourra s'appuyer, par exemple, sur l'étude des extraits de *Au Loup* ! de F'murr. (Croisée des références : *Le Petit Chaperon Rouge* / *Le Corbeau et le Renard*)

au collège

Trois thématiques sont plus particulièrement concernées :

-« Arts, créations, cultures ». Etude de contes et de leur parodie en bande dessinée (ex : extrait d*u Petit Poucet par Gotlib)*

-« Arts états et pouvoir ». Le moment situationniste et ses œuvres contestatrices par exemple.

-« Arts, ruptures, continuités ». Plusieurs pistes peuvent être envisagées : « l'œuvre d'art et la tradition […] continuités (emprunts, échos, citations)[…] La réécriture de thèmes et de motifs ; hommages, reprises, parodies. « L'œuvre d'art et le dialogue des arts » De Léonard de Vinci à Philippe Geluck.

au lycée

Quatre thématiques sont plus particulièrement concernées :

-*Arts, réalités, imaginaires* L'art et l'imaginaire[…] Mondes utopiques . Le moment situationniste, par exemple.

-*Arts, contraintes, réalisations* Le collectif d'artistes InterDuck, l'oubapo,…

-*Arts, artistes, critiques, publics*

-*Arts, théories et pratiques*

Dans le programme de l'enseignement d'exploration *littérature et société* en classe de seconde générale et technologique , un domaine est à privilégier *;Images et langages : donner à voir, se faire entendre.*

œuvres de référence

première apparition de Sherlock Holmes…

chapitre premier M. Sherlock Holmes

En 1878, reçu médecin à l'Université de Londres, je me rendis à Netley pour suivre les cours prescrits aux chirurgiens de l'armée; et là, je complétai mes études. On me désigna ensuite, comme aide-major, pour le 5e régiment de fusiliers de Northumberland en garnison aux Indes. Avant que j'eusse pu le rejoindre, la seconde guerre d'Afghanistan avait éclaté. En débarquant à Bombay, j'appris que mon corps d'armée s'était engagé dans les défilés; il avait même poussé très avant en territoire ennemi. A l'exemple de plusieurs autres officiers dans mon cas, je partis à sa poursuite aussitôt; et je parvins sans encombre à Kandahar, où il stationnait. J'entrai immédiatement en fonctions. Si la campagne procura des décorations et de l'avancement à certains, à moi elle n'apporta que déboires et malheurs. On me détacha de ma brigade pour m'adjoindre au régiment de Berkshire; ainsi je participai à la fatale bataille de Mainwand. Une balle Jezail m'atteignit à l'épaule; elle me fracassa l'os et frôla l'artère sous-clavière. Je n'échappai aux sanguinaires Ghazis que par le dévouement et le courage de mon ordonnance Murray : il me jeta en travers d'un cheval de bât et put me ramener dans nos lignes. Épuisé par les souffrances et les privations. Je fus dirigé, avec un convoi de nombreux blessés, sur l'hôpital de Peshawar. Bientôt, j'entrai en convalescence; je me promenais déjà dans les salles, et même j'allais me chauffer au soleil sous la véranda, quand la fièvre entérique me terrassa : c'est le fléau de nos colonies indiennes. Des mois durant, on désespéra de moi. Enfin je revins à la vie. Mais j'étais si faible, tellement amaigri, qu'une commission médicale décida mon rapatriement immédiat. Je m'embarquai sur le transport Oronte et, un mois plus tard, je posai le pied sur la jetée de Portsmouth. Ma santé était irrémédiablement perdue. Toutefois, un gouvernement paternel m'octroya neuf mois pour l'améliorer.

Je n'avais en Angleterre ni parents ni amis : j'étais aussi libre que l'air - autant, du moins, qu'on peut l'être avec un revenu quotidien de neuf shillings et six pence ! Naturellement, je me dirigeai vers Londres, ce grand cloaque où se déversent irrésistiblement tous les flâneurs et tous les paresseux de l'Empire. Pendant quelque temps, je menai dans un hôtel privé du Strand une existence sans but et sans confort; je dépensais très libéralement. A la fin, ma situation pécuniaire m'alarma. Je me vis en face de l'alternative suivante : ou me retirer quelque part à la campagne, ou changer du tout au tout mon train de vie. C'est à ce dernier parti que je m'arrêtai; et, pour commencer, je résolus de quitter l'hôtel pour m'établir dans un endroit moins fashionable et moins coûteux.

Le jour où j'avais mûri cette grande décision, j'étais allé prendre un verre au Criterion Bar; quelqu'un me toucha l'épaule. Je reconnus l'ex-infirmier Stamford, que j'avais eu sous mes ordres à Barts. Pour un homme réduit à la solitude, c'était vraiment une chose agréable que l'apparition d'un visage familier. Auparavant Stamford n'avait jamais été un réel ami, mais, ce jour-là, je l'accueillis avec chaleur, et lui, parallèlement, parut enchanté de la rencontre. Dans l'exubérance de ma joie, je l'invitai à déjeuner au Holborn; nous partîmes ensemble en fiacre.
“ A quoi avez-vous donc passé le temps, Watson ? me demanda-t-il sans dissimuler son étonnement, tandis que nous roulions avec un bruit de ferraille à travers les rues encombrées de Londres. Vous êtes aussi mince qu'une latte et aussi brun qu'une noix ! ”
Je lui racontai brièvement mes aventures.
“ Pauvre diable ! fit-il avec compassion, après avoir écouté mon récit. Qu'est-ce que vous vous proposez de faire maintenant ?
- Chercher un appartement, répondis-je. Peut-on se loger confortablement à bon marché ?
- Voilà qui est étrange, dit mon compagnon. Vous êtes le second aujourd'hui à me poser cette question.
- Qui était le premier ?
- Un type qui travaille à l'hôpital, au laboratoire de chimie. Ce matin, il se plaignait de ne pas pouvoir trouver avec qui partager un bel appartement qu'il a déniché : il est trop cher pour lui seul.
- Par Jupiter ! m'écriai-je. S'il cherche un colocataire, je suis son homme. La solitude me

pèse, à la fin ! ”
Le jeune Stamford me regarda d'un air assez bizarre par-dessus son verre de vin.
“ Si vous connaissiez Sherlock Holmes, dit-il, vous n'aimeriez peut-être pas l'avoir pour compagnon.
- Pourquoi ? Vous avez quelque chose à dire contre lui ?
- Oh ! non. Seulement, il a des idées spéciales… Il s'est entiché de certaines sciences… Autant que j'en puisse juger, c'est un assez bon type.
- Il étudie la médecine, je suppose.
- Non. Je n'ai aucune idée de ce qu'il fabrique. Je le crois ferré à glace sur le chapitre de l'anatomie, et c'est un chimiste de premier ordre; mais je ne pense pas qu'il ait jamais réellement suivi des cours de médecine. Il a fait des études décousues et excentriques; en revanche, il a amassé un tas de connaissances rares qui étonneraient les professeurs !
- Qu'est-ce qui l'amène au laboratoire ? Vous ne lui avez jamais posé la question ?
- Non, il n'est pas facile de lui arracher une confidence… Quoique, à ses heures, il soit assez expansif.
- J'aimerais faire sa connaissance, dis-je. Tant mieux s'il a des habitudes studieuses et tranquilles : je pourrai partager avec lui l'appartement. Dans mon cas, le bruit et la surexcitation sont contre-indiqués : j'en ai eu ma bonne part en Afghanistan ! Où pourrais-je trouver votre ami ?
- Il est sûrement au laboratoire, répondit mon compagnon, tantôt il fuit ce lieu pendant des semaines, tantôt il y travaille du matin au soir. Si vous voulez, nous irons le voir après déjeuner.
- Volontiers, répondis-je.
La conversation roula ensuite sur d'autres sujets. Du Holborn, nous nous rendîmes à l'hôpital. Chemin faisant. Stamford me fournit encore quelques renseignements.
“ Si vous ne vous accordez pas avec lui, il ne faudra pas m'en vouloir, dit-il. Tout ce que je sais à son sujet, c'est ce que des rencontres fortuites au laboratoire ont pu m'apprendre. Mais puisque vous m'avez proposé l'arrangement, vous n'aurez pas à m'en tenir responsable.
- Si nous ne nous convenons pas, nous nous séparerons, voilà tout ! Pour vouloir dégager comme ça votre responsabilité, Stamford, ajoutai-je en le regardant fixement, vous devez avoir une raison. Laquelle ? L'humeur du type ? Est-elle si terrible ? Parlez franchement.
- Il n'est pas facile d'exprimer l'inexprimable ! répondit-il en riant. Holmes est un peu trop scientifique pour moi, - cela frise l'insensibilité ! Il administrerait à un ami une petite pincée de l'alcaloïde le plus récent, non pas, bien entendu, par malveillance, mais simplement par esprit scientifique, pour connaître exactement les effets du poison ! Soyons juste; il en absorberait lui-même, toujours dans l'intérêt de la science ! Voilà sa marotte : une science exacte, précise.
- Il y en a de pires, non ?
- Oui, mais la sienne lui fait parfois pousser les choses un peu loin… quand, par exemple, il bat dans les salles de dissection, les cadavres à coups de canne, vous avouerez qu'elle se manifeste d'une manière pour le moins bizarre !
- Il bat les cadavres ?
- Oui, pour vérifier si on peut leur faire des bleus ! Je l'ai vu, de mes yeux vu.
- Et vous dites après cela qu'il n'étudie pas la médecine ?
- Dieu sait quel est l'objet de ses recherches ! Nous voici arrivés, jugez l'homme par vous-même. ”
Comme il parlait, nous enfilâmes un passage étroit et nous pénétrâmes par une petite porte latérale dans une aile du grand hôpital. Là, j'étais sur mon terrain : pas besoin de guide pour monter le morne escalier de pierre et franchir le long corridor offrant sa perspective de murs blanchis à la chaux et de portes peintes en marron foncé. A l'extrémité du corridor un couloir bas et voûté conduisait au laboratoire de chimie.
C'était une pièce haute de plafond, encombrée d'innombrables bouteilles. Çà et là se dressaient des tables larges et peu élevées, toutes hérissées de cornues, d'éprouvettes et de petites lampes Bunsen à flamme bleue vacillante. La seule personne qui s'y trouvait, courbée sur une table éloignée, paraissait absorbée par son travail. En entendant le bruit de nos pas, l'homme jeta un regard autour de lui. Il se releva d'un bond en poussant une exclamation de joie :
“ Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! cria-t-il à mon compagnon en accourant, une éprouvette à la main. J'ai trouvé un réactif qui ne peut être précipité que par l'hémoglobine ! ”
Sa physionomie n'aurait pas exprimé plus de ravissement s'il avait découvert une mine d'or.
“ Docteur Watson, M. Sherlock Holmes, dit Stamford en nous présentant l'un à l'autre.

- Comment allez-vous ? " dit-il cordialement
Il me serra la main avec une vigueur dont je ne l'aurais pas cru capable.
" Vous avez été en Afghanistan, à ce que je vois !
- Comment diable le savez-vous ? demandai-je avec étonnement.
- Ah çà !… "
Il rit en lui-même.
" La question du jour, reprit-il, c'est l'hémoglobine ! Vous comprenez sans doute l'importance de ma découverte ?
- Au point de vue chimique, oui, répondis-je, mais au point de vue pratique…
- Mais, cher monsieur, c'est la découverte médico-légale la plus utile qu'on ait faite depuis des années ! Ne voyez-vous pas qu'elle nous permettra de déceler infailliblement les taches de sang ? Venez par ici ! "
Dans son ardeur, il me prit par la manche et m'entraîna vers sa table de travail.
" Prenons un peu de sang frais, dit-il. (Il planta dans son doigt un long poinçon et recueillit au moyen d'une pipette le sang de la piqûre.) Maintenant j'ajoute cette petite quantité de sang à un litre d'eau. Le mélange qui en résulte a, comme vous voyez, l'apparence de l'eau pure. La proportion du sang ne doit pas être de plus d'un millionième. Je ne doute pas cependant d'obtenir la réaction caractéristique. "
Tout en parlant, il jeta quelques cristaux blancs; puis il versa quelques gouttes d'un liquide incolore. Aussitôt le composé prit une teinte d'acajou sombre; en même temps, une poussière brunâtre se déposa.
" Ah ! ah ! s'exclama-t-il en battant des mains, heureux comme un enfant avec un nouveau jouet. Que pensez-vous de cela ?
- Cela me semble une expérience délicate, répondis-je.
- Magnifique ! Magnifique ! L'ancienne expérience par le gaïac était grossière et peu sûre. De même, l'examen au microscope des globules du sang : il ne sert à rien si les taches de sang sont vieilles de quelques heures. Or, que le sang soit vieux ou non, mon procédé s'applique. Si on l'avait inventé plus tôt, des centaines d'hommes actuellement en liberté de par le monde auraient depuis longtemps subi le châtiment de leurs crimes.
- En effet ! murmurai-je.
- Toutes les causes criminelles roulent là-dessus. Mettons que l'on soupçonne un homme d'un crime commis il y a plusieurs mois; on examine son linge et ses vêtements et on y décèle des taches brunâtres. Mais voilà : est-ce qu'il s'agit de sang, de boue, de rouille ou de fruits ? Cette question a embarrassé plus d'un expert, et pour cause. Avec le procédé Sherlock Holmes, plus de problème ! "
Au cours de cette tirade, ses yeux avaient jeté des étincelles; il termina, la main sur le cœur, et s'inclina comme pour répondre aux applaudissements d'une foule imaginaire.
" Mes félicitations ! dis-je étonné de son enthousiasme.
- Prenez le procès de von Bischoff à Francfort, l'année dernière, reprit-il. A coup sûr, il aurait été pendu si l'on avait connu ce réactif. Il y a eu aussi Mason de Bradford, et le fameux Muller, et Lefèvre de Montpellier et Samson de La Nouvelle-Orléans. Je pourrais citer vingt cas où mon test aurait été probant.
- Vous êtes les annales ambulantes du crime ! lança Stamford en éclatant de rire. Vous devriez fonder un journal : Les Nouvelles policières du Passé !
- Cela serait d'une lecture très profitable ", dit Sherlock Holmes en collant un petit morceau de taffetas gommé sur la piqûre de son doigt.
Se tournant vers moi, avec un sourire, il ajouta :
" Il faut que je prenne des précautions, car je tripote pas mal de poisons ! "
Il exhiba sa main; elle était mouchetée de petits morceaux de taffetas et brûlée un peu partout par des acides puissants.
" Nous sommes venus pour affaires ", dit Stamford.
Il s'assit sur un tabouret et il en poussa un autre vers moi.
" Mon ami, ici présent, cherche un logis. Comme vous n'avez pas encore trouvé de personne avec qui partager l'appartement, j'ai cru bon de vous mettre en rapport. "
Sherlock Holmes parut enchanté.
" J'ai l'œil sur un appartement dans Baker Street, dit-il. Cela ferait très bien notre affaire. L'odeur du tabac fort ne vous incommode pas, j'espère ?
- Je fume moi-même le " ship ", répondis-je.
- Un bon point pour vous. Je suis toujours entouré de produits chimiques; et, à l'occasion, je fais des expériences. Cela non plus ne vous gêne pas ?
- Pas du tout.
- Voyons : quels sont mes autres défauts ? Ah ! oui, de temps à autre, j'ai le cafard; je reste

plusieurs jours de suite sans ouvrir la bouche. Il ne faudra pas croire alors que je vous boude. Cela passera si vous me laissez tranquille. A votre tour, maintenant. Qu'est-ce que vous avez à avouer ? Il vaut mieux que deux types qui envisagent de vivre en commun connaissent d'avance le pire l'un de l'autre ! "
L'idée d'être à mon tour sur la sellette m'amusa.
" J'ai un petit bouledogue, dis-je. Je suis anti-bruit parce que mes nerfs sont ébranlés. Je me lève à des heures impossibles et je suis très paresseux. En bonne santé, j'ai bien d'autres vices; mais, pour le moment, ceux que je viens d'énumérer sont les principaux.
- Faites-vous entrer le violon dans la catégorie des bruits fâcheux ? demanda-t-il avec anxiété.
- Cela dépend de l'exécutant, répondis-je. Un morceau bien exécuté est un régal divin, mais, s'il l'est mal !…
- Allons, ça ira ! s'écria-t-il en riant de bon cœur. C'est une affaire faite - si, bien entendu, l'appartement vous plaît.
- Quand le visiterons-nous ?
- Venez me prendre demain midi. Nous irons tout régler ensemble.
- C'est entendu, dis-je, en lui serrant la main. A midi précis. "
Stamford et moi, nous le laissâmes au milieu de ses produits chimiques et nous marchâmes vers mon hôtel. Je m'arrêtai soudain, et, tourné vers lui :
" A propos, demandai-je, à quoi diable a-t-il vu que je revenais de l'Afghanistan ? "
Mon compagnon eut un sourire énigmatique.
" Voilà justement sa petite originalité, dit-il. Il a un don de divination extraordinaire. Plusieurs ont cherché sans succès à se l'expliquer.
- Oh ! un mystère ? A la bonne heure ! dis-je en me frottant les mains. C'est très piquant. Je vous sais gré de nous avoir mis en rapport. L'étude de l'homme est, comme vous le savez, le propre de l'homme.
- Alors, étudiez-le ! dit Stamford en prenant congé de moi. Mais vous trouverez le problème épineux !… Je parie qu'il en apprendra plus sur vous que vous n'en apprendrez sur lui. Au plaisir, Watson !
- Au plaisir ! " répondis-je.
Je déambulai vers mon hôtel, fort intrigué par ma nouvelle relation.

Etude en rouge, **Arthur Conan Doyle** 1887

le petit poucet de Charles Perrault

Voici le début du conte jusqu'au passage qui plaît tant à Gotlib…

« Il était une fois un Bûcheron et une Bûcheronne qui avaient sept enfants tous Garçons. L'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le Bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins que deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin, et le plus avisé de tous ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le Bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le coeur serré de douleur :
Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.
Ah ! s'écria la Bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ?

Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir, elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant ayant considéré quelle douleur ce leur serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement, et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se coucher et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyait pas l'un l'autre.

Le Bûcheron se mit à couper du bois et ses enfants à ramasser les broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force.
Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison ; car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc, ne craignez point, mes frères ; mon Père et ma Mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis, suivez-moi seulement. Ils le suivirent et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt.
Ils n'osèrent d'abord entrer mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leur Père et leur Mère.

Dans le moment que le Bûcheron et la Bûcheronne arrivèrent chez eux, le Seigneur du Village leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le Bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la Bûcheronne dit, hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette Forêt ? Hélas ! Mon Dieu, les Loups les ont peut-être mangés ! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants. Le Bûcheron s'impatienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le Bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La Bûcheronne était toute en pleurs : Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ? Elle le dit une fois si haut que les enfants qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : Nous voilà, nous voilà.[…] »

portrait d’Esmeralda

« Mais dans toute cette ville, l'archidiacre ne regardait qu'un point du pavé : la place du Parvis ; dans toute cette foule, qu'une figure : la bohémienne. […]La bohémienne dansait. Elle faisait tourner son tambourin à la pointe de son doigt, et le jetait en l'air en dansant des sarabandes provençales ; agile, légère, joyeuse et ne sentant pas le poids du regard redoutable qui tombait à plomb sur sa tête.
La foule fourmillait autour d'elle ; de temps en temps, un homme accoutré d'une casaque jaune et rouge faisait faire le cercle, puis revenait s'asseoir sur une chaise à quelques pas de la danseuse, et prenait la tête de la chèvre sur ses genoux. Cet homme semblait être le compagnon de la bohémienne. Claude Frollo, du point élevé où il était placé, ne pouvait distinguer ses traits.
Du moment où l'archidiacre eut aperçu cet inconnu, son attention sembla se partager entre la danseuse et lui, et son visage devint de plus en plus sombre. Tout à coup il se redressa, et un tremblement parcourut tout son corps : Qu'est-ce que c'est que cet homme ? dit-il entre ses dents, je l'avais toujours vue seule ! […]

La Esmeralda était, au jugement de Gringoire, une créature inoffensive et charmante, jolie, à cela près d'une moue qui lui était particulière ; une fille naïve et passionnée, ignorante de tout, et enthousiaste de tout ; ne sachant pas encore la différence d'une femme à un homme, même en rêve ; faite comme cela ; folle surtout de danse, de bruit, de grand air ; une espèce de femme abeille, ayant des ailes invisibles aux pieds, et vivant dans un tourbillon. Elle devait cette nature à la vie errante qu'elle avait toujours menée. Gringoire était parvenu à savoir que, tout enfant, elle avait parcouru l'Espagne et la Catalogne, jusqu'en Sicile ; il croyait même qu'elle avait été emmenée, par la caravane de zingari dont elle faisait partie, dans le royaume d'Alger, pays situé en Achaïe, laquelle Achaïe touche d'un côté à la petite Albanie et à la Grèce, de l'autre à la mer des Siciles, qui est le chemin de Constantinople. Les bohèmes, disait Gringoire, étaient vassaux du roi d'Alger, en sa qualité de chef de la nation des Maures blancs. Ce qui était certain, c'est que la Esmeralda était venue en France très jeune encore par la Hongrie. De tous ces pays, la jeune fille avait rapporté des lambeaux de jargons bizarres, des chants et des idées étrangères, qui faisaient de son langage quelque chose d'aussi bigarré que son costume moitié parisien, moitié africain. Du reste, le peuple des quartiers qu'elle fréquentait l'aimait pour sa gaieté, pour sa gentillesse, pour ses vives allures, pour ses danses et pour ses chansons. Dans toute la ville, elle ne se croyait haïe que de deux personnes, dont elle parlait souvent avec effroi : la sachette de la Tour-Roland, une vilaine recluse qui avait on ne sait quelle rancune aux égyptiennes, et qui maudissait la pauvre danseuse chaque fois qu'elle passait devant sa lucarne ; et un prêtre qui ne la rencontrait jamais sans lui jeter des regards et des paroles qui lui faisaient peur. Cette dernière circonstance troubla fort l'archidiacre, sans que Gringoire fît grande attention à ce trouble ; tant il avait suffi de deux mois pour faire oublier à l'insouciant poète les détails singuliers de cette soirée où il avait fait la rencontre de l'égyptienne, et la présence de l'archidiacre dans tout cela. Au demeurant, la petite danseuse ne craignait rien ; elle ne disait pas la bonne aventure, ce qui la mettait à l'abri de ces procès de magie si fréquemment intentés aux bohémiennes. Et puis, Gringoire lui tenait lieu de frère, sinon de mari. Après tout, le philosophe supportait très patiemment cette espèce de mariage platonique. C'était toujours un gîte et du pain. Chaque matin, il partait de la truanderie, le plus souvent avec l'égyptienne, il l'aidait à faire dans les carrefours sa récolte de targes et de petits-blancs ; chaque soir il rentrait avec elle sous le même toit, la laissait se verrouiller dans sa logette, et s'endormait du sommeil du juste. Existence fort douce, à tout prendre, disait-il, et fort propice à la rêverie. Et puis, en son âme et conscience, le philosophe n'était pas très sûr d'être éperdument amoureux de la bohémienne. Il aimait presque autant la chèvre. C'était une charmante bête, douce, intelligente, spirituelle, une chèvre savante. Rien de plus commun au moyen-âge que ces animaux savants dont on s'émerveillait fort et qui menaient fréquemment leurs instructeurs au fagot. Pourtant les sorcelleries de la chèvre aux pattes dorées étaient de bien innocentes malices. Gringoire les expliqua à l'archidiacre que ces détails paraissaient vivement intéresser. Il suffisait, dans la plupart des cas, de présenter le tambourin à la chèvre de telle ou telle façon pour obtenir d'elle la momerie qu'on souhaitait. Elle avait été dressée à cela par la bohémienne, qui avait à ces finesses un talent si rare qu'il lui avait suffi de deux mois pour enseigner à la chèvre à écrire avec des lettres mobiles le mot Phoebus. »

***Notre Dame de Paris*, Victor Hugo,** livre 7, chapitre 2.

le Petit Prince

« J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. Quelque chose s'était cassé dans mon moteur. Et comme je n'avais avec moi ni mécanicien, ni passagers, je me préparai à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile. C'était pour moi une question de vie ou de mort. J'avais à peine de l'eau à boire pour huit jours.

Le premier soir je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée. J'étais bien plus isolé qu'un naufragé sur un radeau au milieu de l'Océan. Alors vous imaginez ma surprise, au lever du jour, quand une drôle de petite voix m'a réveillé. Elle disait:

- S'il vous plaît... dessine-moi un mouton!
- Hein!
- Dessine-moi un mouton...

J'ai sauté sur mes pieds comme si j'avais été frappé par la foudre. J'ai bien frotté mes yeux. J'ai bien regardé. Et j'ai vu un petit bonhomme tout à fait extraordinaire qui me considérait gravement. Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui.



Mais mon dessin, bien sûr, est beaucoup moins ravissant que le modèle. Ce n'est pas de ma faute. J'avais été découragé dans ma carrière de peintre par les grandes personnes, à l'age de six ans, et je n'avais rien appris à dessiner, sauf les boas fermés et les boas ouverts.
Je regardai donc cette apparition avec des yeux tout ronds d'étonnement. N'oubliez pas que je me trouvais à mille milles de toute région habitée. Or mon petit bonhomme ne me semblait ni égaré, ni mort de fatigue, ni mort de faim, ni mort de soif, ni mort de peur. Il n'avait en rien l'apparence d'un enfant perdu au milieu du désert, à mille milles de toute région habitée. Quand je réussis enfin à parler, je lui dis:

- Mais... qu'est-ce que tu fais là?
Et il me répéta alors, tout doucement, comme une chose très sérieuse:

- S'il vous plaît... dessine-moi un mouton...

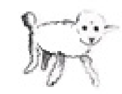
Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas désobéir. Aussi absurde que cela me semblait à mille milles de tous les endroits habités et en danger de mort, je sortis de ma poche une feuille de papier et un stylographe. Mais je me rappelai alors que j'avais surtout étudié la géographie, l'histoire, le calcul et la grammaire et je dis au petit bonhomme (avec un peu de mauvaise humeur) que je ne savais pas dessiner. Il me répondit:

- Ça ne fait rien. Dessine-moi un mouton.

Comme je n'avais jamais dessiné un mouton je refis, pour lui, un des deux seuls dessins dont j'étais capable. Celui du boa fermé. Et je fus stupéfait d'entendre le petit bonhomme me répondre:

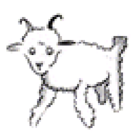
- Non! Non! Je ne veux pas d'un éléphant dans un boa. Un boa c'est très dangereux, et un éléphant c'est très encombrant. Chez moi c'est tout petit. J'ai besoin d'un mouton. Dessine-moi un mouton.

Alors j'ai dessiné.
Il regarda attentivement, puis:



- Non! Celui-là est déjà très malade. Fais-en un autre.

Je dessinai:



Mon ami sourit gentiment, avec indulgence:

-Tu vois bien... ce n'est pas un mouton, c'est un bélier. Il a des cornes...

Je refis donc encore mon dessin:



Mais il fut refusé, comme les précédents:
- Celui-là est trop vieux. Je veux un mouton qui vive longtemps.

Alors, faute de patience, comme j'avais hâte de commencer le démontage de mon moteur, je griffonnai ce dessin-ci.

Et je lançai:

- Ça c'est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans.



Mais je fus bien surpris de voir s'illuminer le visage de mon jeune juge:
- C'est tout à fait comme ça que je le voulais! Crois-tu qu'il faille beaucoup d'herbe à ce mouton?

- Pourquoi?

- Parce que chez moi c'est tout petit...

- Ça suffira sûrement. Je t'ai donné un tout petit mouton.

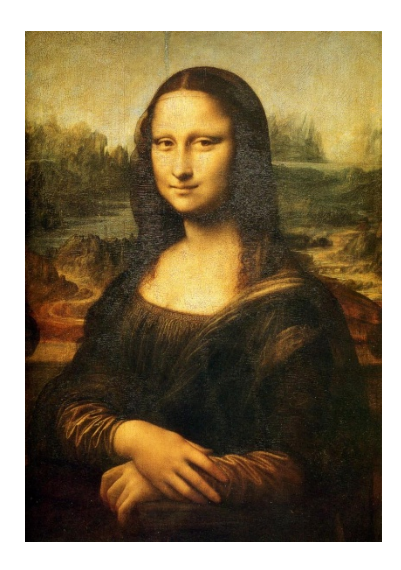
Il pencha la tête vers le dessin:

- Pas si petit que ça... Tiens! Il s'est endormi...

Et c'est ainsi que je fis la connaissance du petit prince. »

***Le Petit Prince*, Antoine de Saint Exupéry,** chapitre 2, 1943

iconographie



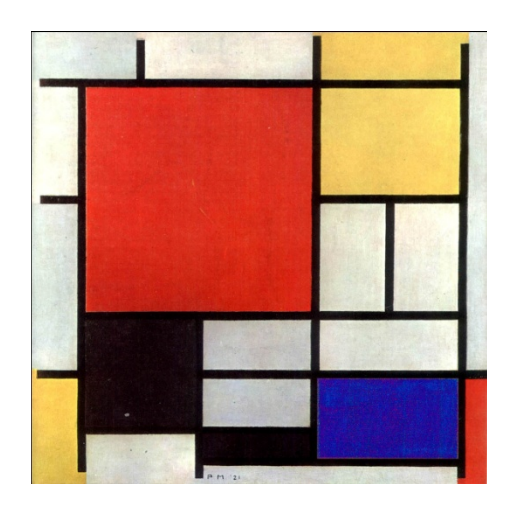
la joconde, **Léonard de Vinci** 1503-1506



drowning girl, **Roy Lichtenstein** 1963



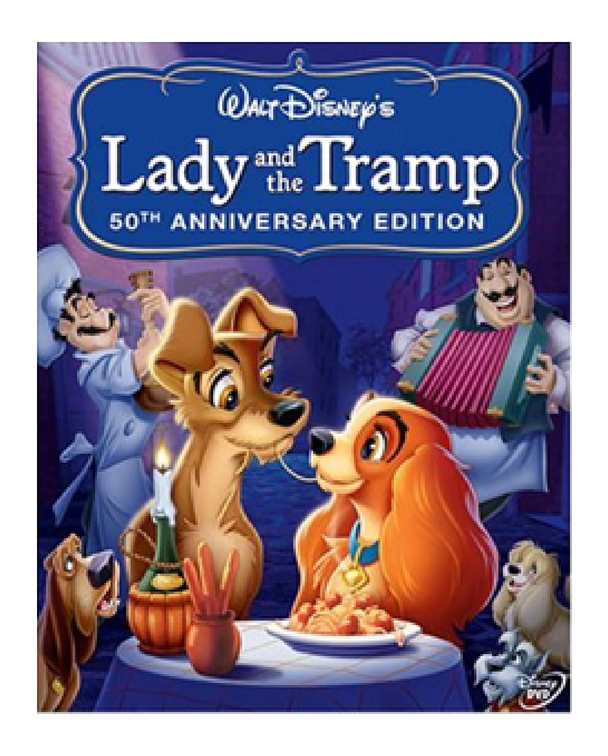
la vague, **Hokusaï** 1831



composition avec zones colorées, **Piet Mondrian** 1921



la baigneuse, **Rembrandt**






***la belle et le clochard,* studios Disney** 1955

album de Bob Dylan, Milton Glaser 1967



***le magicien d'Oz,* Victor Flemming** 1939

la médiation

des héros comme on ne les a jamais vus

public scolaires (primaires, collège, lycée)

l'atelier
Lié à la découverte de l'exposition *Parodies*, cet atelier invite les participants à créer une parodie de leur héros préféré, à choisir parmi une sélection proposée par la médiatrice, en respectant des contraintes. Après avoir dressé la liste des détournements envisageables, chaque participant représente, puis met en scène, un personnage parodié dans une courte bande dessinée.

durée 2 heures

lieu musée de la bande dessinée, atelier de médiation Écureuil

dates du 7 janvier au 24 avril 2011 (sur réservation pour les groupes scolaires)

tarifs, réservation, contact équipe d'accueil

contentes détraqués

public scolaires (primaires, collège, lycée)

l'atelier
Cet atelier repose sur un travail d'écriture.Les participants sont invités à parodier un extrait de conte célèbre avant de le mettre en images.
inventaire des détournements :
introduction d'un ou plusieurs personnages ; inversion des rôles
mise à distance du récit par les personnages eux-mêmes (ils racontent l'histoire)
changement de point de vue ; changement d'époque
introduction d'évènements inédits
inversion victime-agresseur

durée 2 heures

lieu musée de la bande dessinée, atelier de médiation Écureuil

dates du 7 janvier au 24 avril 2011 (sur réservation pour les groupes scolaires)

tarifs, réservation, contact équipe d'accueil

les petits détectives

public scolaires (primaires, collège, lycée)

la visite
Les participants reçoivent des images représentant une vingtaine d'œuvres classiques, de personnages populaires et des héros de bande dessinée, tous parodiés dans l'exposition. L'objectif pour le participant est de disposer les cartes devant les parodies correspondantes une fois qu'elles sont identifiées.
Exemple : la carte *La Joconde* de Léonard de Vinci doit permettre de retrouver *Le Jocond*, ré interprétation parodique du célèbre portrait par Philippe Geluck. Une carte portrait du *Chat*, du même Philippe Geluck permet elle aussi de retrouver la toile parodique.
Une fois les cartes placées, on les participants sont invités à analyser les différentes associations.

durée 1 heure

lieu musée de la bande dessinée, atelier de médiation Écureuil

dates du 7 janvier au 24 avril 2007

tarif, réservation, contact équipe d'accueil

le livret jeu

Un outil ludo-pédagogique disponible pour les groupes désirant effectuer une visite libre de l'exposition.

disponible à l'accueil de la Cité



la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image
121 rue de Bordeaux BP 72308 F-16023 Angoulême cedex

Etablissement public de coopération culturelle à caractère industriel et commercial
créé par le département de la Charente, le ministère de la Culture et de la Communication,
la ville d'Angoulême et la région Poitou-Charentes.

musée, centre de documentation, librairie
quai de la Charente
bibliothèque, expositions, arobase
121 rue de Bordeaux
cinéma, brasserie
60 avenue de Cognac
maison des auteurs
2 boulevard Aristide Briand

renseignements
05 45 38 65 65 **www.citebd.org**

horaires
du mardi au vendredi de **10h** à **18h** samedi, dimanche et jours fériés de **14h** à **18h**
horaires pendant le festival de la bande dessinée
de **10h** à **19h** samedi jusqu'à **20h**
la librairie de **10h** à **20h**

tarif musée et **expositions**
plein tarif **6,50 €**
groupes scolaires **2,50 €**
tarif réduit **4 €** (18-25 ans, apprentis, handicapés, demandeurs d'emploi, RSA, cartes vermeil, familles nombreuses, groupes de plus de 10 personnes)

gratuité pour les moins de 18 ans, les accompagnateurs de groupe de plus de 10 personnes et les accompagnateurs de personnes handicapées
le premier dimanche du mois gratuité pour tous (hors juillet-août)

prestations supplémentaires
atelier **3 €** visite accompagnée **2 €**

parking gratuit
à côté du musée de la bande dessinée.
gps 0°9,135' est 45°39,339' nord.
bus lignes STGA 3 et 5, arrêt Le Nil